

Maladies du siècle : les temps nouveaux du phénicianisme

Autor(en): **Montandon, Chs.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MALADIES DU SIECLE*Les temps nouveaux du phénicianisme*

Nous vivons une époque désaxée qui nous contraint, souvent malgré nous, à un sordide égoïsme. Pourtant, gens de ce pays, écoutez bien : un jour, peut-être, on vous dira que, vu les besoins croissants, et par exemple pour enluminer quelque parc de quelque cité, il est nécessaire d'inonder... disons la Vallée de Joux. Et alors, on expliquera aux Meylan et aux Berney, aux Rochat et aux Golay, « il nous faut ces terres où vous vivez depuis des siècles, où sont vos morts, où vous êtes nés, où vous avez connu l'amour, où vous travaillez et où vous mourrez ».

Ils répondront : non ! au nom de la liberté. Le lendemain, à leur réveil, ils trouveront leurs villages occupés par la police, leurs esserts et leurs joux peu à peu submergés ; par la force, on les expulsera, et on fera sauter, à la dynamite, leurs églises, leurs maisons de commune, leurs ateliers, leurs fruitières, leurs chalets, toutes leurs bonnes vieilles maisons, afin d'effacer toute trace du crime ; on sait que certains lacs artificiels, aux basses eaux, laissent apparaître des ruines accusatrices.

Invention, direz-vous ? Pourtant, vous savez qu'un tel forfait vient d'être commis tout près d'ici, en Savoie. Nous ne voulons rien ajouter à la tragédie de Tignes, c'est là chose trop triste, ou alors qui nous donnerait tout d'un coup des instincts de criminel. Mais, de ce petit fait local, une leçon est à tirer.

D'une part, on constate avec soulagement que certains sentiments nobles, tel l'attachement à son lieu, vivent encore intensément, là du moins où l'homme n'est pas tombé au stade de l'abrutissement et du nivellement mécano-mercantilistes.

D'autre part, hélas ! voici toute une couche de la population pour qui ces sentiments ne sont plus que fossiles de musée. Nous, disent ceux-là, on est la « civilisation » et le « progrès », on construit en grand et on détruit en plus grand encore, allons porter cette civilisation et ce progrès aux « sauvages » qui laissent construire le temps et ne

sont que des apprentis dans l'art de la destruction.

En bref, il n'est plus question des Tignards, mais d'un état d'esprit.

« Mais enfin, écrit *Paris-Presse*, cette révolte ne nous paraît pas absolument pure. Un milliard de francs d'indemnités : le sort matériel des Tignards n'a pas lieu de nous affliger plus que celui des habitants de Caen dont les maisons furent écrasées sous les bombes. »

Voilà le problème « état d'esprit » bien posé : il est des gens — les fruits malsains du progrès — qui ne sont plus capables de comprendre qu'on puisse aimer sa terre autrement que pour les « tant de francs la pose » qu'elle représente. On détruit votre raison d'être, et on s'étonne qu'après vous avoir... remboursé, monnayé votre bonheur, vous pleuriez toujours. On ne comprend pas qu'il y ait des humains non intoxiqués vivant encore avec leur cœur. Et, du moment qu'on ne peut

sécher vos larmes à coups de tampon-dollar, on les soupçonne de ne pas être pures ! L'échelle des valeurs se trouve de la sorte renversée : aux yeux de nos pseudo-modernistes, seul est pur celui qui se laisse acheter.

On compare Tignes et Caen. Les gens de Caen ont eu leurs maisons détruites, mais ils sont demeurés sur leur sol, et sur ce sol ils reconstruisent : mais Tignes ne sera jamais reconstruit, Tignes est effacé de la carte, et de son sol les paysans sont chassés contre leur gré. Les gens de Caen ont eu surtout la meurtrissure matérielle, et elle leur a été causée par l'ennemi : mais les Tignards ont surtout la meurtrissure morale (ce que *Paris-Presse* appelle d'une façon ignoble « le prix de la douleur des compagnies d'assurance »), et elle leur est causée par leurs propres compatriotes, contre lesquels ils ne peuvent tout de même faire la guerre.

Deux catégories : les hommes, rien que ça, et puis les robots en puissance, les contre-nature, ceux que Bordeaux nomme les « fabricants » d'une société nouvelle ; c'est-à-dire les néo-Phéniciens à dorure mercantile, ceux qui ramènent la vie à « 300 000 kilowatts »...

« Il faut admettre, continue *Paris-Presse*, que l'intérêt général prime les intérêts particuliers ». La belle phrase, en vérité ! On peut aller plus loin, et appliquer la devise suisse « Un pour

tous, tous pour un » en volant ou tuant... disons tous les Glaronnais dans l'intérêt des autres Confédérés, par exemple pour cause de transformation de la vallée de la Linth en champ d'essais atomiques. « Le progrès ne doit pas autre chose qu'une juste indemnisation. » Joli, joli ! Et, demain, on viendra vous faire passer l'arme à gauche sous prétexte que vous êtes dangereux pour l'Etat (lisez : l'intérêt général), tout en versant, bien sûr, une « juste » pension à votre veuve. C'est là méthode favorite des dictateurs ; mais est-ce sur cet idéal qu'un journal de la vieille France croit fonder l'Europe nouvelle ?

« La loi du progrès n'est pas moins sacrée que l'amour d'un coin de terre. » Supprimez les deux partis en présence : progrès et coin de terre. Il vous reste d'un côté la « loi », de l'autre l'« amour ». Sans le vouloir, *Paris-Presse* a donné le mot de la fin.

Gens de ce pays, tirez la conclusion : ne laissez pas faire. Car on a déjà tellement éreinté, brigandé le « visage aimé de la patrie » qu'on ne va pas s'arrêter en si mauvais chemin. Jusqu'au moment où le populaire aura définitivement marre des fossoyeurs. Il est clair que, devant ceux-ci, la masse des adultes a abdicqué, et ne sont-ils pas sortis de son sein ? Mais il est non moins clair que la nouvelle génération envisage les choses sous un tout autre angle, et

Fortifiez-vous !

Le manque de fer, élément constituant indispensable de l'organisme, est souvent la source secrète de la faiblesse générale, de l'anémie, des crises de croissance ou de la neurasthénie. PHOSFAFERRO, qui contient du fer, de la lécithine et un extrait de levure, est un excellent fortifiant.

PHOSFAFERRO

La boîte Fr. 3.65, Icha.

En vente dans toutes les pharmacies et au dépôt général : **Pharmacie de l'Etoile S.A.**, angle rue Neuve 1 - rue Chaucrau, Lausanne.

La boîte-cure Fr. 7.—, Icha.

Téléphone 22 24 22.

dans un sentiment très violent de réaction.

A Rheinau, l'élément jeune dominait parmi les dix mille braves gens rassemblés. Un grand journaliste en a tiré cette conclusion : ne cherchons plus à aller au nom du « progrès », on ne serait plus « à la page ». Cette révolte des jeunes contre les égarements des vieilles badernes, contre le « prima » du portefeuille, certains n'en ont pas encore pris conscience, mais leur réveil n'en sera que plus brusque !

On a voulu anéantir la vallée d'Urseren, ce cœur de l'Helvétie (raison : barrage, intérêt général ; il n'y a pas eu de barrage, et l'intérêt général n'en a pas souffert). Quand sont venus à Andermatt ceux qui voulaient noyer le pays « au nom de l'intérêt du pays », on a sonné le tocsin, qui est le signal d'alarme en cas de calamité. Il y avait eu les *Bourla-Papei vaudois* (qui reviendront peut-être un jour nous délivrer de la « Paperasite »), il manqua y avoir les *Bourla-Tâtadzeneuille*. C'est tout juste si nos modernes baillis en quête de galette purent s'enfuir sans être trop molestés. Et, à la tête des « Suisses-libres sur leur terre » (chose proclamée ici, chose appliquée là-haut), il y avait un conseiller d'État, mais oui, un membre du gouvernement qui n'avait pas failli, parce qu'il était encore un porte-parole (et un porte-geste) de la volonté de son peuple, et non un fantoche officiel.

Chs Montandon.

A travers livres et « gazettes »

Dans ses chroniques si incisives intitulées : *De notre parler* (« Nouvelle Revue ») M. Camille Dudan cite un certain nombre de termes du cru.

Voici ce qu'il écrit notamment sur le mot « grebolu » :

Grebolu : vous me demandez si je connais ce terme du cru. Certes. Il signifie très rugueux et s'applique surtout aux surfaces rendues en effet très rugueuses par la congélation de la neige tombée sur l'eau ; les patineurs disent : la glace est grebolue. Grebolu est un mot légitime et pittoresque, et sinon français, du moins régional, jurassien, bourguignon. On peut le rapprocher de grelotter, voire de « gruler », autre mot du même cru et qui est à l'origine de grelotter, et nous savons bien chez nous ce que c'est que de « gruler un poirier » ou « d'avoir la grulette ». Gruler, c'est trembler ; grelotter, c'est trembler de froid ou de peur. Si gruler et greboler n'ont pas passé en français, grelotter y a réussi, et le grelot avec lui, et depuis que La Fontaine s'en est mêlé, chacun cite avec malice le proverbe : Qui attachera le grelot ?

Et plus loin :

Vous me demandez encore ce que vaut notre « guiler », au sens de manquer. Le tireur a guilé la cible. C'est un de nos bons mots encore, pas très grand voyageur. On lui connaît un cousin en Valais : guilà, au sens de glisser ; mais nos étymologistes, pourtant redoutables, n'ont pas encore établi son origine. Si vous en savez davantage...

Un joli mot encore, bien sonnante, répandu à la Vallée de Joux, côté Chenit. Quand les vaches et les veaux sont aux champs, on entend de tous côtés sonner, sur les crêts, dans les combes, au bord des joux, les « campandes », c'est-à-dire leurs clochettes : écho charmant des « campanes », des campanules, et des campaniles du Midi.

Entreprise d'Electricité

Max Rochat

Pré-du-Marché 24 Téléph. 22 29 60

Lausanne